

La Kippa bleue

DAVID
ALLOUCHE

Roman
EYROLLES

DANS LES CHEVEUX DE CARLA

Kippour, c'est le jour que Sasha Cohen a choisi pour annoncer à son père qu'il ne croit plus en Dieu. Deux jours le séparent de cette confrontation. Au fil de ses rencontres et de ses déambulations parfois hallucinées dans Paris, se dessine le caractère d'un jeune homme impétueux et romantique qui entend conquérir son autonomie intellectuelle et affective. Dans les cheveux de Carla, sa muse, il fait l'apprentissage de la liberté et de la vie adulte. Un roman émouvant, qui aborde avec légèreté la question du repli identitaire pour nous inviter au cheminement intérieur et à l'émancipation personnelle : « Deviens qui tu es et tu seras heureux. »



© Cyril Bruneau

*David Allouche, diplômé de Télécom ParisTech et de l'ESSEC, est économiste et conférencier. La Kippa bleue est son premier roman.
« J'écris quand je suis heureux et j'écris pour donner de la joie. »*

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

En couverture : © Igor Ustynskyy/Getty images
Création Studio Eyrolles © Éditions Eyrolles

Code éditeur : G56936
ISBN : 978-2-212-56936-0

La Kippa bleue

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-56936-0

DAVID ALLOUCHE

La Kippa bleue

● Roman
EYROLLES

À mes parents.

Merci à Agnès Fontaine, mon éditrice.

*« Quand elle arrive au rendez-vous,
si une fille a une allure folle,
qui va se plaindre qu'elle est en retard ?
Personne. »*

J. D. SALINGER, *L'ATTRAPE-CŒURS*

I

Je jette la kippa au visage de mon père. Elle tombe sur le sol. Je la ramasse. Je la jette à nouveau. Je répète ce geste. Encore.

C'est une kippa en velours bleu roi brodée d'étoiles argentées. Une de celles que l'on trouve à l'entrée des synagogues dans l'osier d'une corbeille, destinée aux prieurs du samedi. Ceux qui n'ont pas prévu, qui passent par hasard et qui se disent « tiens, ça fait longtemps ». Ceux, qu'une culpabilité soudaine incite à se fondre au milieu des pratiquants et qui sont trahis par la kippa des occasionnels de l'office.

Je me tiens debout dans ma chambre d'hôtel, rue Saint-Maur, face au miroir. Je lance à mon père un regard noir, la kippa bien posée sur la masse bouclée de mes cheveux rebelles. Je la saisis de la main droite, la serre et la jette violemment. La boule bleu argenté glisse le long du miroir pour s'écraser sur le sol. Je m'assieds, les jambes ballantes sur le lit fatigué. Je joue maintenant à pile ou face. Pile je gagne, face je perds. La kippa bombée tombe côté pile et je gagne à tous les coups. Victoires ridicules, ring dérisoire, piètre répétition d'une scène que j'espère pourtant d'anthologie. J'en ai marre de faire semblant et de cacher ce que je suis.

Que dire une fois la kippa retombée ? La fierté avec laquelle j'avais exécuté ce geste me quitte à l'instant où resurgit cette question. Pour la première fois depuis mon installation dans la chambre 212 du Verlaine, la chaleur m'indispose. Le miroir n'a pas été nettoyé depuis plusieurs semaines. Une grosse tache noire incrustée se retrouve au centre de mon front quand je lui fais face. Tefillin¹ ! Liens noirs de cuir que je porte le matin pour prier, ligoté au saut du lit, le cerveau tenu en laisse. Agacé par cette vision, je détourne le regard et m'attarde sur le linoléum aux arabesques effacées par le piétinement de centaines d'occupants. Des escarpins bon marché, des bottines, des souliers fatigués. Me voilà parti dans une inspection de la pièce et de ses recoins : les joints jaunis de la douche, le calcaire qui grignote la baignoire, les vitres grasses et les rideaux gris. J'essaie de me reprendre, de m'extraire du malaise dans lequel je m'enfoncé. J'ouvre la fenêtre comme on allume la télé. Le spectacle des passants affairés absorbe mon tracassé. Si quelqu'un pouvait trébucher ou être victime d'une péripétie quelconque, l'apaisement en serait décuplé. Rien de tel ne se produit.

Dans deux jours, c'est Kippour, le jour du Grand Pardon, jour sacré que je me dois, comme chaque

1. Les tefillin, aussi appelés phylactères, sont des objets de culte. Constitués de deux petits boîtiers cubiques comprenant quatre passages bibliques, ils sont rattachés au bras et à la tête par des lanières de cuir et sont portés lors de la lecture du shema et de la prière matinale des jours profanes par les hommes ayant atteint la majorité religieuse (treize ans).

année depuis ma naissance, de célébrer avec les miens à Marseille. Il me reste deux jours pour puiser à Paris toute l'inspiration dont j'ai besoin pour lui faire face, à lui, le père, et lui dire ce que je suis.

Je me suis promis de vider mon sac avant Kippour. Lui dire une fois pour toutes que je ne supporte plus ces simagrées. Cela fait trop d'années que je joue sous son toit le rôle qu'il a écrit pour moi. Il a pris le soin de préciser les moindres détails, les intentions, les déplacements, les intonations et même les respirations, comme un auteur de théâtre obsessionnel dont le fantasme serait de jouer lui-même tous ses personnages. Et moi, je bute sur certains mots, je me trompe de réplique ou je sonne faux, mais je joue, scène après scène, la pièce familiale dont l'issue menace mon intégrité. J'en ai marre de faire semblant. Non sans tristesse, l'acteur tire sa révérence, salue son public et quitte la scène. Pour survivre, je n'ai d'autre choix que de reprendre ma liberté.

Voilà. C'est simple. J'assume ce que je suis. Un adieu bref, d'homme à homme. Je prends ensuite mon sac à dos rouge dans lequel je fourre quelques vêtements, des livres et mon Samsung. J'embrasse mes sœurs jaunes et ma mère rose, sans un mot. Ces femmes qui savent tout de mes tourments ne tenteront pas de me retenir et devineront que ma place n'est plus parmi elles.

Je ne crois plus en Dieu.

Bien sûr, enfant, j'y ai cru. Comme un fou ! Je lui demandais d'accomplir tous les miracles et il trouvait mille manières de me témoigner son soutien. Grâce

à lui, j'étais fort. On partageait bien des secrets lui et moi. Aujourd'hui, la magie n'opère plus. J'ai passé l'âge des tours de passe-passe.

À présent, sur mon ring, ce qui m'importe, c'est de savoir ce que je lui dis, à mon père.

La vérité, toute la vérité.

« Papa. »

Non, pas papa. Directement.

« J'ai quelque chose d'important à te dire. Je ne crois plus en Dieu. »

Je visualise déjà l'expression de son visage tressaillant imperceptiblement à l'annonce de cette abjection, son air supérieur et faussement serein, comme si, ça aussi, ça faisait partie de la pièce. Acte II, scène 3, le jeune homme impétueux se confronte à son père. La jeune génération immature face à la quarantaine assurée et réfléchie. Quel cliché ! Je ne dois pas le laisser m'enfermer dans cette case-là. Trop facile. Tout ce que j'ai à lui dire, j'y pense depuis des années et c'est bien plus absolu qu'il ne l'imagine. Moi aussi je l'ai lue, la Bible. Lue, relue, analysée et commentée. C'est juste que nous ne sommes pas arrivés à la même conclusion.

« Papa, je ne crois plus en Dieu ! L'homme est seul au monde et il faut qu'il se débrouille tout seul. L'homme a inventé Dieu, mais Dieu n'existe pas ! Il n'existe pas, tu entends ? »

Insister sur les points importants, les répéter, les expliquer. Posément. Il va falloir que j'argumente si